

VIRGINIA WOOLF

version
numérique
incluse

Trois guinées

publie.net
classiques
nouvelles
traductions



nouvelle traduction de jean-yves cotté

TROIS GUINÉES

L'auteur

Jean-Yves Cotté est né en 1961. Après des études de littérature britannique et un passage par l'IEP Paris, il enseigne plusieurs années en lycée professionnel avant de se consacrer à la traduction. Amateur d'art, il a collaboré à plusieurs catalogues d'exposition pour des musées, à des ouvrages de photographie, d'architecture et de design, mais aussi à de nombreux beaux livres sur des sujets aussi différents que le tourisme, le kamishibai, Alfred Hitchcock ou Star Trek. L'avènement de l'édition numérique lui a permis de s'emparer de grands auteurs qui lui tiennent à cœur.

Retrouvez son travail sur : <http://figuresdesimposees.over-blog.com>.

TROIS GUINÉES

Virginia Woolf

Traduit et annoté
par Jean-Yves Cotté



publie.net
NOUVELLES TRADUCTIONS

1

C'est long de laisser trois ans une lettre sans réponse, or la vôtre est en souffrance depuis bien plus longtemps. J'avais espéré qu'elle se répondît à elle-même, ou que quelqu'un d'autre s'en chargeât. Mais elle est toujours là, avec sa question – Que faire, selon vous, pour prévenir la guerre ? – demeurée sans réponse.

De nombreuses réponses se sont pourtant imposées, mais aucune ne pouvait se passer d'explications, et les explications demandent du temps. En l'occurrence, certaines raisons expliquent également qu'il soit particulièrement difficile d'éviter tout malentendu. Une page entière pourrait se nourrir de prétextes et d'excuses, de déclarations d'inaptitude ou d'incompétence, de manque de connaissances et d'expérience : et tout serait vrai. Cela étant, certaines complexités fondamentales n'en seraient pas moins éludées et il se pourrait fort bien que vous fussiez dans l'impossibilité

de comprendre ou nous d'expliquer. Mais on n'aime guère laisser sans réponse une lettre aussi remarquable que la vôtre – une lettre sans doute unique dans les annales des échanges épistolaires, se souvient-on en effet qu'un homme éduqué¹ ait jamais demandé à une femme son avis sur la façon de prévenir la guerre ? Aussi, attelons-nous à la tâche ; notre tentative fût-elle vouée à l'échec.

Esquissons tout d'abord ce que tout épistolier fait instinctivement, dressons un portrait du destinataire de la lettre. Sans un être de chair et de sang à qui l'adresser, une lettre est sans valeur. Vous, donc, qui posez la question, avez les tempes légèrement argentées et le crâne quelque peu dégarni. Vous n'avez pas sans efforts consacré au barreau les plus belles années de votre vie, mais dans l'ensemble vous avez fait une belle carrière. Chez vous, rien de racorni, nulle mesquinerie ni déception. Et sans vouloir vous flatter, votre réussite – mariage, enfants, maison – est méritée. Vous n'avez jamais sombré dans l'apathie satisfaite de la cinquantaine, car, comme en témoigne votre lettre envoyée d'un bureau du centre de Londres, plutôt que de vous endormir sur vos lauriers, de vous consacrer à vos cochons et à vos poiriers – vous avez quelques terres dans le Norfolk –, vous écrivez des lettres, assistez à des réunions, présidez ceci et cela, posez des questions, et ce alors que grondent les canons. Pour le reste, vous avez fréquenté

1 Dans tout le texte « éduqué » désigne une personne instruite et cultivée, a priori issue de l'élite britannique mais n'appartenant pas à l'aristocratie.

un grand établissement privé avant d'achever vos études à l'université.

C'est là que surgit entre nous la première difficulté de communication. Voyons-en rapidement la raison. Nous sommes tous deux issus, en cette époque de transition où les classes restent figées même si la naissance importe moins, de ce qu'il convient d'appeler la classe éduquée. Quand nous nous rencontrons en chair et en os, nous parlons avec le même accent, savons nous tenir à table, nous attendons pareillement à ce que la bonne prépare le repas et fasse ensuite la vaisselle, et, tout en mangeant, sommes en mesure de parler sans peine du monde et de politique, de guerre et de paix, de barbarie et de civilisation – toutes ces questions que soulève d'ailleurs votre lettre. En outre, nous gagnons tous deux notre vie. Mais... ces points de suspension indiquent qu'un précipice nous sépare, un gouffre si profond qu'au cours de ces trois années, voire davantage, je me suis tenue en réserve, m'interrogeant sur l'utilité d'essayer de parler pour me faire entendre. Aussi, demandons à un tiers – en l'occurrence Mary Kingsley² – de parler pour nous. « Je ne sais si je vous ai jamais révélé que les seuls frais occasionnés pour mon instruction furent d'avoir été autorisée à apprendre l'allemand. J'en suis encore

2 Mary Kingsley (1862-1900), exploratrice et écrivaine spécialiste de l'Afrique. Tout en remettant en cause la place des femmes dans l'Angleterre victorienne, elle était hostile au féminisme et au droit de vote des femmes. La citation suivante est extraite de *The Life of Mary Kingsley*, de Stephen Gwynn.

à espérer que les deux mille livres allouées à l'éducation de mon frère ne l'ont pas été en vain ». Mary Kingsley ne parle pas seulement en son nom ; elle parle, toujours, au nom de nombre de filles d'hommes éduqués. Et elle ne se contente pas de parler en leur nom ; elle souligne également un fait capital les concernant, un fait qui ne peut qu'influencer profondément ce qui va suivre : la réalité du Fonds pour l'Éducation d'Arthur³. Vous, qui avez lu *Histoire de Pendennis*⁴, vous vous souviendrez sans doute des mystérieuses lettres A. E. F. présentes dans les livres de compte de la maison. Depuis le treizième siècle, les familles anglaises alimentent ce poste. Du treizième siècle à nos jours, des Paston aux Pendennis, toutes les familles éduquées ont alimenté ce poste. C'est un puits sans fond. Dans les familles comptant plusieurs garçons, cela exigeait des efforts considérables. Car votre éducation ne se résumait pas à l'étude des livres ; il vous fallait des jeux pour former le corps, des amis pour compléter la lecture et le sport. L'échange pour mieux élargir son horizon et enrichir ses connaissances. Pendant les vacances, vous voyagiez, vous preniez le goût de l'art, vous vous initiiez à la politique étrangère ; puis, avant d'avoir

3 « Arthur's Education Fund » ou A. E. F, en référence au roman de Thackeray (voir note 4). Virginia Woolf développe ainsi sa théorie de l'inégalité des sexes : dans n'importe quelle famille, la répartition des ressources favorise les enfants mâles, la priorité en matière d'instruction est ainsi donnée aux garçons.

4 *Histoire de Pendennis*, William Makepeace Thackeray (1811-1863). Le héros de ce roman, Arthur Pendennis, est un gentilhomme sans fortune.

à gagner votre vie, votre père vous allouait une rente pour qu'il vous fût donné de vivre tout en apprenant la profession qui vous autorise aujourd'hui à accoler les initiales K.C.⁵ à votre nom. Tout cela grâce au Fonds pour l'Éducation d'Arthur. Et à tout cela vos sœurs, comme l'indique Mary Kingsley, ont apporté leur contribution. Elles y ont non seulement englouti leurs propres études, à l'exception de petites sommes pour payer les cours d'allemand, mais aussi nombre de ces petits luxes et plaisirs qui constituent, après tout, une part essentielle de l'éducation : les voyages, la vie sociale, la quiétude, un logement indépendant. Le Fonds pour l'Éducation d'Arthur était un puits sans fond ; un fait établi, un fait si bien établi qu'il a occulté le reste du paysage. Résultat, bien que nous regardions les mêmes choses, nous les voyions différemment. Qu'est-ce là que cet assemblage de bâtiments, d'aspect semi-monastique, avec des chapelles, des résidences et des terrains de sport verdoyants ? Vous y voyez votre ancienne école, Eton ou Harrow ; votre ancienne université, Oxford ou Cambridge ; la source d'innombrables souvenirs et traditions. Mais à nos yeux, au travers du prisme du Fonds pour l'Éducation d'Arthur, il s'agit d'une table de classe ; d'un omnibus pour aller à l'école ; d'une petite femme avec un nez rouge, pas trop instruite mais avec une mère invalide à charge ; d'un revenu de cinquante livres par an pour se vêtir, offrir des cadeaux et partir en voyage l'âge aidant. Telles sont pour nous les conséquences du Fonds pour l'Éducation d'Arthur. Il change le paysage de façon si

5 *King's Counsel*, soit « Conseil du Roi ».

prodigieuse que, pour les filles des hommes éduqués, les nobles terrains et cours carrées d'Oxford et de Cambridge sont souvent synonymes de jupons troués, de gigot de mouton froid et de Night-Ferry⁶ partant pour l'étranger alors que le contrôleur vous claque la porte au nez.

Le fait que le Fonds pour l'Éducation d'Arthur transforme le paysage – les résidences, les terrains de jeux, les sacro-saints bâtiments – n'a rien d'anodin. Gardons toutefois cet aspect des choses pour une discussion ultérieure et concentrons-nous ici sur le seul fait indéniable que, face à cette question importante – comment vous aider à prévenir la guerre –, l'éducation change tout. Une certaine connaissance de la politique, des relations internationales, de l'économie, est manifestement indispensable pour comprendre les raisons qui conduisent à la guerre. La philosophie, voire la théologie, peut s'avérer utile. Aussi, celle qui n'est pas instruite, celle dont l'esprit n'a pas été formé, ne saurait être en mesure d'aborder judicieusement de telles questions. Vous conviendrez que la guerre, en tant que manifestation de forces impersonnelles, ne peut être appréhendée par un esprit brut. Cependant, il en va tout autrement de la guerre comme manifestation de la nature humaine. S'il vous avait échappé que la nature humaine, les motivations et les émotions de la femme et de l'homme ordinaires, a conduit à la guerre, vous n'auriez pas

6 Dès 1936, le chemin de fer français franchit la Manche pour gagner la capitale britannique en roulant sur les voies anglaises. À partir de 1937, le train Night-Ferry assure une liaison quotidienne en voitures-lits au départ de Paris mais aussi de Bruxelles.

écrit pour nous demander notre aide. Vous avez dû constater que les hommes et les femmes, à présent, sont en mesure d'exercer leur volonté, que ce ne sont ni des pions ni des marionnettes manipulés par des mains invisibles. Ils agissent et pensent par eux-mêmes. Peut-être même influencent-ils les actes et les pensées d'autrui. C'est un tel raisonnement qui vous a conduit à faire appel à nous, et à juste titre. Car il y a heureusement un domaine qui entre dans la catégorie « éducation à peu de frais » : la compréhension des êtres humains et de leurs motivations que, à condition d'ôter à ce terme toute connotation scientifique, nous pourrions appeler psychologie. Le mariage, l'unique profession honorable ouverte à la gent féminine depuis la nuit des temps jusqu'en 1919 ; le mariage, l'art de choisir l'être humain avec lequel vivre en harmonie, doit nous avoir enseigné une certaine expérience en la matière. Mais nous nous retrouvons, là encore, confrontée à une nouvelle difficulté. Car, si nombre d'instincts sont communs aux deux sexes, se battre a toujours été l'apanage des hommes, pas celui des femmes. Cette différence, fût-elle naturelle ou accidentelle, s'est nourrie de la loi et de l'usage. Tout au long de l'histoire, il est rare qu'un être humain soit tombé sous les balles d'une femme ; c'est vous qui avez tué l'immense majorité des oiseaux et des animaux, pas nous⁷ ; et il est difficile de se prononcer sur ce que l'on ignore.

7 Allusion à la chasse, sport masculin par excellence au Royaume-Uni. Jusqu'au ^{xx}e siècle, il était inconcevable qu'une femme respectable pût chasser et, à plus forte raison, se servir d'armes à feu.

Comment, dans ce cas, serions-nous en mesure d'appréhender votre problème, et si nous ne le pouvons pas, comment répondre à votre question, comment prévenir la guerre ? La réponse fondée sur notre expérience et notre psychologie – Pourquoi se battre ? – n'est pas une réponse qui vaille. Vous trouvez manifestement dans le fait de se battre une certaine gloire, une certaine nécessité, une certaine satisfaction que nous n'avons jamais éprouvées ni goûtées. Impossible d'avoir une vue d'ensemble sans transfusion sanguine et mémorielle – un miracle que ne permet pas encore la science. Mais nous qui sommes de notre temps avons une alternative à la transfusion sanguine et mémorielle qui devrait s'avérer utile. Il s'agit de cette aide merveilleuse, sans cesse renouvelée et pourtant grandement négligée, à la compréhension des motivations humaines que nous apportent désormais la biographie et l'autobiographie. Sans oublier la presse quotidienne, l'histoire à l'état brut. Nous ne saurions ainsi utiliser de quelconques prétextes pour rester confinée dans l'étroite durée de l'actualité qui demeure, pour nous, si restrictive, si circonscrite. Nous sommes en mesure d'élargir notre horizon au regard de la vie d'autrui. Bien sûr il ne s'agit encore que d'un instantané, mais d'un instantané qu'il nous appartient d'utiliser. C'est donc vers la biographie que nous nous tournerons tout d'abord, sans s'y éterniser, pour essayer d'appréhender ce que la guerre signifie à vos yeux. Voici quelques extraits de biographies.

Premièrement, celle de la vie d'un soldat :

J'ai eu la vie la plus heureuse qui soit, ayant toujours travaillé pour la guerre et étant désormais à l'apogée de ma vie de soldat... Dieu merci, nous serons partis dans une heure. Quel magnifique régiment ! Quels hommes, quels chevaux ! J'espère que d'ici dix jours Francis et moi chevaucheront côte à côte à l'assaut des Allemands⁸.

Ce à quoi le biographe ajoute :

Dès la première minute il connut le bonheur suprême, car il avait trouvé sa vocation.

À cela, adjoignons ceci de la vie d'un aviateur :

Nous avons parlé de la Société des Nations et des espoirs de paix et de désarmement. Sur ce sujet, il se montrait plus guerrier que militariste. Il s'avérait incapable de savoir, en admettant que l'on parvînt à une paix durable, en admettant que les armées et les flottes disparussent, s'il y aurait encore un exutoire aux qualités viriles que développait le combat, si le physique et le caractère humains déclinaient ou non⁹.

8 *Francis and Riversdale Grenfell*, John Buchan. Francis Grenfell (1880-1915), capitaine au 9^{ème} lanciers, fut décoré pour bravoure de la croix de Victoria (la décoration britannique la plus prestigieuse). Son frère jumeau Riversdale, servant également au 9^{ème} lanciers, mourut au combat en septembre 1914.

9 *Antony (Viscount Knebworth)*, comte of Lytton.

Voici, déjà, trois raisons qui amènent votre sexe à combattre : la guerre est un métier, une source de bonheur et d'enthousiasme ; et c'est aussi un exutoire aux qualités viriles, sans lesquelles les hommes ne seraient plus des hommes. Mais de tels sentiments et opinions ne sont nullement partagés par votre sexe dans son ensemble comme en témoigne le passage suivant extrait d'une autre biographie, la vie d'un poète tué au cours de la Première Guerre mondiale.

Déjà, j'ai perçu une lumière qui ne filtrera jamais dans le dogme d'aucune Église nationale : à savoir que l'un des commandements essentiels du Christ était : la passivité à tout prix ! Souffrez déshonneur et disgrâce, mais ne recourez jamais aux armes. Soyez maltraités, insultés, tués, mais ne tuez pas. [...] Ainsi, vous pouvez voir que le christianisme pur ne peut faire bon ménage avec le patriotisme pur¹⁰.

Et parmi les notes prises pour des poèmes que la mort l'empêcha d'écrire :

La monstruosité des armes [...] Inhumanité de la guerre [...] L'insoutenable de la guerre [...] Bestialité épouvantable de la guerre [...] Bêtise de la guerre.

10 *The Poems of Wilfred Owen*, édités par Edmund Blunden. Extrait d'une lettre à sa mère, Susan Owen, écrite en mai 1917 d'un hôpital de campagne.

Il ressort indéniablement de ces citations qu'un même sexe peut avoir des opinions très différentes sur un même sujet. Mais il est tout aussi indéniable, à la lumière de la presse actuelle, que quel que soit le nombre de ces divergences, la grande majorité de votre sexe est aujourd'hui partisane de la guerre. Les conférences de Scarborough et Bournemouth, réunissant respectivement hommes éduqués et ouvriers, reconnaissent toutes deux qu'il est nécessaire de dépenser trois cents millions de livres par an pour l'armement. À leur avis, Wilfred Owen était dans l'erreur : mieux vaut tuer qu'être tué. Cependant, comme les biographies témoignent d'opinions fort diverses, il est naturel qu'une raison ou une autre finisse par s'imposer afin de donner corps à cette unanimité écrasante. Parlerons-nous, par souci de concision, de « patriotisme » ? Mais alors, devons-nous demander ensuite, est-ce ce « patriotisme » qui vous pousse à faire la guerre ? Laissons le soin au président de la Haute Cour de justice d'Angleterre de se faire notre interprète :

Les Anglais sont fiers de l'Angleterre. Pour ceux qui ont étudié dans les écoles et les universités anglaises, et dont la carrière s'est déroulée en Angleterre, peu d'amours sont comparables à l'amour que nous portons à notre pays. Quand nous regardons les autres pays, quand nous jugeons la politique de tel ou tel, c'est à notre pays que nous nous référons [...] La liberté a élu domicile en Angleterre. L'Angleterre est le pays des institutions démocratiques [...] Il est vrai que nous comptons parmi nous nombre d'ennemis de la liberté – certains, peut-être, dans des milieux assez inattendus. Mais nous tenons bon. On dit que la

*demeure d'un Anglais est un château. La demeure de la Liberté se trouve en Angleterre. Et c'est assurément un château – un château qui sera défendu jusqu'au bout [...] Oui, nous avons une chance immense, nous sommes des Anglais*¹¹.

Voici une affirmation claire et nette de ce que représente le patriotisme pour un homme éduqué et des devoirs qui lui en incombent. Mais la sœur de l'homme éduqué – que représente le « patriotisme » à ses yeux ? A-t-elle les mêmes raisons d'être fière de l'Angleterre, d'aimer l'Angleterre, de défendre l'Angleterre ? L'Angleterre l'a-t-elle « grandement gratifiée » ? L'histoire et la biographie, quand on les interroge, semblent montrer que sa situation sur cette terre de liberté diffère de celle de son frère ; et la psychologie laisserait entendre que l'histoire n'est pas sans effet sur le corps et l'esprit. Par conséquent, il se peut que son interprétation du terme « patriotisme » diverge de celle de son frère. Et cette différence peut faire qu'il lui soit extrêmement difficile de comprendre la définition de son frère et les devoirs qu'elle lui impose. Si, donc, notre réponse à votre question « Que faire, selon vous, pour prévenir la guerre ? » dépend de la compréhension des raisons, des émotions, des loyautés qui conduisent les hommes à partir en guerre, mieux vaudrait déchirer cette lettre sans attendre et la mettre au panier. Car il semble évident que ces divergences nous empêchent de nous entendre. Il semble évident que nous

¹¹ Extrait du toast à l'Angleterre porté par lord Hewart au banquet de la Society of St. George, à Cardiff.

pensons différemment dans la mesure où nous sommes nés différents ; il y a un point de vue de Grenfell¹² ; un point de vue de Knebworth¹³ ; un point de vue de Wilfred Owen¹⁴ ; un point de vue de président de la Haute Cour de justice et le point de vue de la fille d'un homme éduqué. Tous différents. Mais n'y a-t-il aucun point de vue incontestable ? Ne trouve-t-on nulle part écrit en lettres de feu ou d'or « Ceci est bien. Ceci est mal » ? – un jugement moral que nous devrions tous, quelles que fussent nos divergences, accepter ? Adressons donc la question de la légitimité de la guerre à qui fait profession de moralité : le clergé. Si nous posons au clergé la simple question : « La guerre est-elle bonne ou la guerre est-elle mauvaise ? », ces messieurs nous donneront sûrement une réponse catégorique, impossible à réfuter. Mais non : l'Église d'Angleterre, qu'on pourrait supposer capable de dépouiller cette question de toute considération matérielle, est indécise. Les évêques eux-mêmes sont en total désaccord. L'évêque de Londres a soutenu que « la véritable menace à la paix dans le monde venait aujourd'hui des pacifistes. Que si la guerre était mauvaise, le déshonneur

12 Julian Grenfell (1888-1915), poète patriotique britannique mort au combat en 1915. Au lendemain de sa mort, *The Times* publia son poème *Into Battle*, écrit en octobre 1914, où Grenfell fait l'apologie de la guerre.

13 Sans doute Edward Bulwer-Lytton, vicomte Knebworth (1903-1933), politicien conservateur et pilote dans la Royal Air Force.

14 voir note 10.

était bien pis »¹⁵. Pour sa part, l'évêque de Birmingham s'est décrit lui-même comme un « pacifiste convaincu [...] Je ne peux concevoir que la guerre puisse être considérée comme compatible avec l'esprit du Christ ». ¹⁶ Ainsi, l'Église elle-même dit une chose et son contraire – dans certains cas il est bien de se battre ; en aucun cas il n'est bon de se battre. C'est consternant, déconcertant, navrant, mais c'est ainsi ; il n'y a pas la moindre certitude sur la Terre comme au Ciel. D'ailleurs, plus nous lisons de biographies, plus nous écoutons de discours, plus nous sollicitons d'avis, plus grande est la confusion et moins il semble possible – puisque nous ne pouvons appréhender les pulsions, les raisons ou les principes qui vous conduisent à partir en guerre – de faire la moindre suggestion qui vous aidera à prévenir la guerre.

Mais outre les vies et les opinions d'autres gens – ces biographies et ces histoires – on trouve aussi d'autres exemples : les faits concrets, les photographies. Les photographies, bien sûr, ne sont pas des arguments que l'on peut adresser à la raison ; elles ne font qu'adresser à l'œil la réalité des faits. Mais par cette retenue même elles peuvent s'avérer utiles. Voyons alors si quand nous regardons les mêmes photographies nous ressentons les mêmes choses. Là, donc, sur la table devant nous, il y a des photographies. Le gouvernement espagnol les envoie avec une constance

15 Arthur Winnington-Ingram, évêque de Londres de 1901 à 1939, *The Daily Telegraph*, 5 février 1937.

16 Ernest William Barnes, évêque de Birmingham de 1924 à 1953, *The Daily Telegraph*, 5 février 1937.

admirable environ deux fois par semaine¹⁷. Ces photographies ne sont pas agréables à regarder. Ce sont pour la plupart des photographies de cadavres. La livraison de ce matin contient la photographie de ce qui pourrait être le corps d'un homme, ou d'une femme ; il est tellement mutilé qu'il pourrait s'agir, tout aussi bien, du corps d'un cochon. Mais ces corps-là sont indéniablement des cadavres d'enfants, et ceci est sans aucun doute le pan d'une maison. Une bombe l'a éventrée ; une cage d'oiseau pend encore dans ce qui fut probablement le salon, mais le reste de la maison ne ressemble plus qu'à un tas de baguettes de mikado suspendues ça et là.

Ces photographies ne sont pas des arguments ; elles ne sont que la réalité offerte à l'œil dans toute sa brutalité. Mais l'œil est lié au cerveau ; le cerveau au système nerveux. En un éclair, ce dernier envoie des messages aux souvenirs enfouis et aux sentiments présents. Quand on regarde ces photographies il se produit en nous comme une fusion ; quelles que soient notre éducation et nos traditions, les sensations que nous éprouvons sont les mêmes, et elles sont violentes. Vous, Monsieur, les nommez « horreur et dégoût ». Nous les nommons aussi horreur et dégoût. Et les mêmes mots nous montent aux lèvres. La guerre, dites-vous, est une abomination, une barbarie ; la guerre doit être arrêtée. Car à présent nous avons sous les yeux une même

17 Le texte a été écrit durant l'hiver 1936-1937. Il est à noter que le neveu de Virginia Woolf, Julian Bell (le fils de sa sœur Vanessa), engagé au côté des Républicains espagnols, se tua au volant d'une ambulance en 1937.

image : nous voyons comme vous les mêmes cadavres, les mêmes maisons en ruine.

Renonçons donc, momentanément, à prendre la peine de répondre à votre question, comment vous aider à prévenir la guerre, en évoquant les raisons politiques, patriotiques ou psychologiques qui vous conduisent à partir en guerre. L'émotion, trop manifeste, ne peut souffrir une analyse assidue. Concentrons-nous sur les propositions pratiques que vous portez à notre attention. Il y en a trois. La première est de publier une lettre dans les journaux ; la deuxième d'adhérer à une certaine société ; la troisième de contribuer au financement de cette dernière. Rien ne saurait être plus simple. Il est facile de gribouiller un nom au bas d'une feuille de papier ; il est tout aussi facile d'assister à une réunion où des idées pacifistes sont plus ou moins répétées de façon rhétorique à un auditoire convaincu d'avance ; et signer un chèque pour soutenir ces idées moyennement satisfaisantes est une bonne manière, bien que moins facile, d'apaiser ce que nous pourrions appeler commodément notre conscience. Cependant, certaines raisons nous font hésiter ; des raisons qu'il nous faudra approfondir plus tard. Il suffit de dire ici qu'aussi plausibles que paraissent les trois initiatives que vous proposez, il n'en semble pourtant pas moins que, si nous faisons ce que vous demandez, l'émotion causée par les photographies n'en sera guère apaisée. Cette émotion, cette émotion on ne peut plus légitime, exige un acte plus concret que d'apposer un nom sur une feuille de papier, de passer une heure à écouter des discours, de faire un chèque selon nos moyens – par exemple une guinée.

Il semble que cela exige une méthode légèrement plus vigoureuse, un peu plus efficace d'exprimer notre conviction que la guerre est barbare, que la guerre est inhumaine, que la guerre – comme l'a dit Wilfred Owen – est intolérable, horrible et bestiale. Mais, rhétorique mise à part, de quelle liberté d'action disposons-nous ? Réfléchissons et comparons. Vous, bien sûr, pourriez à nouveau prendre les armes – en Espagne, comme autrefois en France – pour défendre la paix. Mais c'est là un moyen que vous avez sans doute rejeté pour l'avoir utilisé. Quoi qu'il en soit, ce moyen nous est interdit : tant l'armée de terre que la marine sont interdites aux femmes. Nous ne sommes pas autorisées à combattre. La Bourse nous est pareillement fermée. Nous ne pouvons donc faire pression par la force ou l'argent. Les armes moins menaçantes mais néanmoins efficaces que nos frères, ces hommes éduqués, utilisent par le biais de la diplomatie, de l'Église, nous sont également refusées. Nous ne pouvons prêcher de sermons ni négocier de traités. Une fois encore, bien qu'il soit vrai que nous puissions écrire des articles de journaux ou envoyer des lettres à la presse, la décision de ce qu'on peut imprimer ou non appartient en propre à votre sexe. Il est vrai que depuis vingt ans nous avons accès à la fonction publique et au barreau, mais notre place y est toujours très précaire et notre autorité des plus minces. Ainsi, toutes les armes qui permettent à un homme éduqué de faire valoir son opinion nous sont inaccessibles ou si peu que même si nous les utilisions nous ne réussirions au mieux qu'à égratigner. Si les hommes de votre profession s'unissaient pour revendiquer telle ou telle chose et disaient :

« Si nous n'obtenons pas satisfaction, nous cesserons le travail », les lois de l'Angleterre ne seraient plus appliquées. Si les femmes de votre profession disaient la même chose, cela n'affecterait en rien le fonctionnement de la justice anglaise. Non seulement nous sommes incomparablement plus faibles que les hommes de notre propre classe sociale, mais nous sommes plus faibles que les femmes de la classe ouvrière. Si les ouvrières de ce pays disaient : « Si vous partez en guerre, nous refuserons de fabriquer des munitions ou d'aider à la production de biens de consommation », la difficulté de faire la guerre s'en trouverait singulièrement accrue. Mais si toutes les filles des hommes éduqués cessaient le travail demain, cela n'affecterait rien qui ne fût essentiel à la conduite de la guerre ou à la vie de la communauté. Notre caste est la plus faible de toutes celles de ce pays. Nous n'avons pas d'armes pour imposer notre volonté.

La réponse à cette réalité est si rebattue qu'il nous est facile de l'anticiper. Les filles des hommes éduqués n'exercent aucune influence directe, rien n'est plus vrai ; mais elles possèdent le pouvoir suprême : l'influence qu'elles peuvent exercer sur les hommes éduqués. Si tel est le cas, si c'est bien vrai, l'influence est encore notre arme la plus puissante, la seule qui puisse être efficace pour vous aider à prévenir la guerre. Aussi, avant de signer votre manifeste ou d'adhérer à votre société, voyons en quoi consiste cette influence. À l'évidence, son importance est telle qu'elle mérite un examen plus long et plus approfondi. Le nôtre ne saurait

être approfondi ; ni même pénétrant ; il doit être rapide et imparfait – toutefois, essayons.

En quoi, jusqu'ici, avons-nous influencé la profession la plus directement liée à la guerre : la politique ? Là encore, bien que ce ne soit pas les inestimables biographies qui manquent, un alchimiste s'échinerait à extraire de ce mâle amalgame politicien le moindre filon trahissant l'influence exercée par les femmes sur ces messieurs. Notre analyse ne peut être que restreinte et superficielle ; toutefois, si nous n'outrepassons pas les limites raisonnables de notre enquête, et parcourons les mémoires des cent cinquante dernières années, nous pouvons difficilement nier que certaines femmes ont exercé une influence politique. La célèbre duchesse de Devonshire, lady Palmerston, lady Melbourne, madame de Lieven, lady Holland, lady Ashburton – pour ne citer que les grands noms – ont toutes sans le moindre doute joui d'une influence politique majeure. Leurs demeures célèbres et les réceptions qu'elles y donnaient tiennent un rôle si important dans les mémoires politiques de l'époque qu'on peut difficilement nier que la politique anglaise, y compris sans doute les guerres menées par l'Angleterre, eût pu être différente sans leur vitalité. Mais tous ces mémoires ont pour caractéristique commune de voir fourmiller à chaque page les noms de grands responsables politiques – Pitt, Fox, Burke, Sheridan, Peel, Canning, Palmerston, Disraeli, Gladstone – sans que l'on trouve pour autant une seule fille d'homme éduqué accueillir ces invités en haut de l'escalier ou les recevoir dans son boudoir. Peut-être étaient-elles dépourvues de charme, d'esprit, de noblesse ou d'élégance.

www.publie.net

littérature contemporaine — invention — crossmedia

CROSSMEDIA — définition: Utilisation conjointe de plusieurs médias [physiques et dématérialisés] au service d'une publication.

Puisque chaque support [web, numérique, papier] implique une lecture et un rapport au texte fondamentalement différent, chez **public.net**, on a choisi de conjuguer les expériences, plutôt que de les opposer les unes aux autres.



“ *profitez de la version numérique,
sans frais supplémentaires !* ”

1

rendez-vous sur le site
publie.net et ajoutez
cet ouvrage dans
votre panier ;

2

entrez le code **XXXXXXXX**
dans la partie « code
promotionnel » ;

3

c'est tout ! Profitez des
versions multi-formats
et mises à jour, à vie !

Si votre
libraire ou
votre revendeur
le propose,
adressez-vous à
ce dernier pour
accéder à la version
numérique depuis
ses services en
ligne. Aimons
nos librairies,
soutenons-les !

publie.net/inscription



Vous
possédez
une tablette
ou un
smartphone ?
Ce QRcode
vous simplifie
la tâche.

publie.net
classiques

www.publie.net
coopérative d'édition numérique